

RENAISSANCE SENSIBLE D'UNE PLACE PUBLIQUE SAHARIENNE. AIRE D'EXPÉRIENCE LUDIQUE ET VIE IMAGINAIRE

Marc Breviglieri, Imen Landoulsi et Mohamed Mouskite

Cette contribution prend pour axe de réflexion la difficile question de l'appropriation en devenir d'un espace public, tout en ramenant l'interrogation sur la phénoménalisation progressive d'une ambiance¹. En ce sens, et en nous appuyant sur une réalisation architecturale venant d'être livrée au public, nous tenterons de montrer comment certaines modalités d'appropriation par l'usage contribuent à la formation graduelle et spécifique d'une ambiance.

Il est question ici d'un espace public situé dans la médina de la ville oasienne de Tiznit au Maroc. Cette médina fait l'objet d'un plan d'aménagement et de sauvegarde pris en charge par l'architecte et anthropologue

VUE PLONGEANTE SUR
LA SOURCE ANCIENNE,
AÏN ADDIM (@MOHAMED
MOUSKITE).



Salima Naji. L'espace public dont il sera question dans cette réflexion a pour centre de gravité une source, jadis fréquentée à l'occasion de nombreux rituels courants et propitiatoires, puis délaissée et enfin rendue au public par la volonté même de réhabilitation de l'architecte. Originellement nommée Aïn Aqdim (la «source ancienne», laissant entendre qu'elle représente le point d'origine même de la ville), elle fut désignée à l'époque coloniale, et pour un motif touristique, «source bleue» (Aïn Zerka). À cette source, qui est un bassin d'eaux de résurgence qui a pu approvisionner plusieurs jardins de la ville ancienne et alimente encore une partie de la palmeraie, s'attache un mythe fondateur: une femme accompagnée d'un chien, étrangère et venant de loin, répondant au nom de Lalla Zninia, aurait découvert sous la pierre la source d'eau qui fut aménagée en bassin autour duquel des villageois purent se sédentariser (NAJI, BOUMZGOU et GOEURY 2016).

La source est entourée d'aménités permettant l'occupation paisible du lieu et l'émergence de différentes activités qui gravitent autour de la présence de l'eau. Une paroi de ruissellement, donnant l'impression d'une petite cascade, permet de déverser le contenu d'un plan d'eau supérieur vers le bassin de la source. Des *khattaras* marocaines (puits artésiens) sont reproduites, renvoyant au système traditionnel de mobilisation des eaux souterraines; des séguias (canaux ouverts d'irrigation) traversent un jardin composé de plantes endémiques... Depuis le mois de ramadan



de l'année 2015, la source et son espace public avoisinant ont été nettement réinvestis par les habitants du quartier.

Notre fréquentation régulière du lieu nous a permis d'entrevoir la manière dont s'est potentialisée une ambiance publique à mesure que l'usage du lieu s'y déploie. Cette émergence a eu pour corollaire un mouvement d'appropriation depuis lequel l'espace public de la source se voit être de nouveau habité, y compris dans sa dimension mythique et historique. Au prix de quel type d'expérience s'est établi un premier contact, puis s'est de nouveau tracé le chemin des habitudes qui finit par fonder un attachement au lieu ?

Corps touchant et présence vivante du lieu

Le geste d'appropriation de l'espace bâti figure sans doute parmi ce qui doit être retenu en faveur des intentions de l'architecte. Mais comment appréhender dans la réalité même ce geste d'appropriation ? Comment donc, en complément du récit de l'architecture, se livre un premier contact à partir duquel va s'amorcer un ensemble d'explorations et d'habitudes gestuelles qui seront autant de moyens d'intensifier l'ancrage au lieu ?

Sur un plan phénoménal, l'espace bâti répond d'une quête de surface tactile: toucher la matière pour mieux se l'approprier, pour l'investir à sa convenance et y frayer une familiarité (THÉVENOT 1993), y mettre le corps à son aise en jouant avec les volumes, les morphologies du mobilier, le contraste des substances, les aspérités résultant du jeu de décaissement des sols, etc... Certes, en ce lieu précis, la vive sensation visuelle et auditive donnée par la cascade capte l'attention et polarise la direction du regard, orientant un certain point de vue sur l'édifice (SAÏD 2016). En atteste d'ailleurs le fait que l'intense activité photographique aux abords de la source se réalise toujours au-devant de la chute d'eau. Mais pour nourrir la compréhension du geste conduisant le public à s'approprier un espace qui lui est destiné, à se l'approprier à la fois plus intimement et plus tangiblement, il importe de rapporter une telle captation visuelle et auditive à une médiation plus étroitement liée au toucher du corps propre. Le corps touchant, à partir duquel la double appréhension touchant-touché offert

par le contact physique permet de penser un premier point d'affinité et une suture affective naissante. Il permet d'envisager comment se ménage progressivement un espace de coïncidence, de fréquentation et, en un sens, une impression de possession du (et par le) lieu. Or, comme nous le verrons plus loin, ce lieu dispose et déploie une singulière puissance d'habitabilité: il demande toujours plus qu'un simple regard curieux ou admiratif, il appelle à l'expérience du contact et convoque, d'une certaine manière, des formes plus durables d'installation qui exercent une puissance sur la nature même de la relation entre les entités (humaines et non humaines) en présence. Et ce mouvement de rapprochement passe par l'entremise d'une constellation d'éléments vivants prenant place parmi les humains (plantes, insectes, lézards, etc.) et par l'alliance subtile des formes et matières faisant varier les dispositions à être touché par le monde (l'assise sereine de la pierre sèche locale, les promesses de paix confiées par la céramique verte de Tamegroute, l'épiderme chaleureux de l'enduit chaux-terre appliqué sur les murs, l'eau qui bruisse, rafraîchit l'air, alimente le jardin, tout en inscrivant un arrière-plan cosmologique où foisonnent des valeurs spirituelles dans la pensée populaire et où se tient posée en son centre la mythologie fondatrice, etc.). Comme le mentionnerait peut-être Erwin Straus à propos de tels gestes mobilisés par la puissance de l'appel tactile du lieu, «l'espace optique directionnel» est alors recouvert par une «spatialité présentielle» (STRAUS 2000). L'espace



public avoisinant la source ne renvoie alors plus uniquement aux propriétés spécifiques et historiques de son patrimoine mis en valeur, mais à une manière d'inviter à son contact, de pénétrer un seuil d'habitation.

L'enfant reflet de la qualité spatiale

C'est ainsi que notre attention s'est portée sur les enfants venant jouer dans cet espace public. En recensant une grande diversité de jeux, nous avons pu identifier l'intervention de différents registres sensoriels sollicités pour investir l'espace et se l'approprier. Il faut considérer, à cet égard, la valeur phénoménologique livrée par l'expérience spatiale de l'enfant. L'enfant, dans son jeu de plein air, a besoin d'architectures qui le contiennent et qui le fassent se mouvoir, qui lui donnent ainsi des points d'appui imaginaires ou concrets sollicitant directement sa motricité. Engagé à jouer, l'enfant est littéralement «pris» par cet environnement qui enveloppe et module sa participation pratique, et dont il reflète corporellement l'ambiance. Il dispose ainsi d'un pouvoir de résonance dans l'espace qu'il met en commun. En jouant, il inscrit une qualité sensorielle dans l'espace, il confère au lieu une expression sensible, et, par là même, il aménage et forme une base de partage pour un commun, il explore ainsi un dimensionnel de la vie publique (BREVIGLIERI 2014, 2015). Manifestement, sur le site public d'Aïn Aqdim, les enfants déversent un florilège de sensations jubilatoires et spirituelles. Spirituelles car nul enfant ne semble ignorer qu'une tonalité mythologique traverse encore l'espace:

C'était Lalla Zninia qui a son tombeau dans la mosquée... elle avait un chien, il eut soif, elle lui donna un peu d'eau dans sa babouche pour qu'il y boive, puis il se mit à creuser avec ses pattes et l'eau surgit... il finit donc par trouver l'eau, la source s'élargit progressivement et l'eau devint abondante. (Enfant jouant aux abords de la source, septembre 2015)

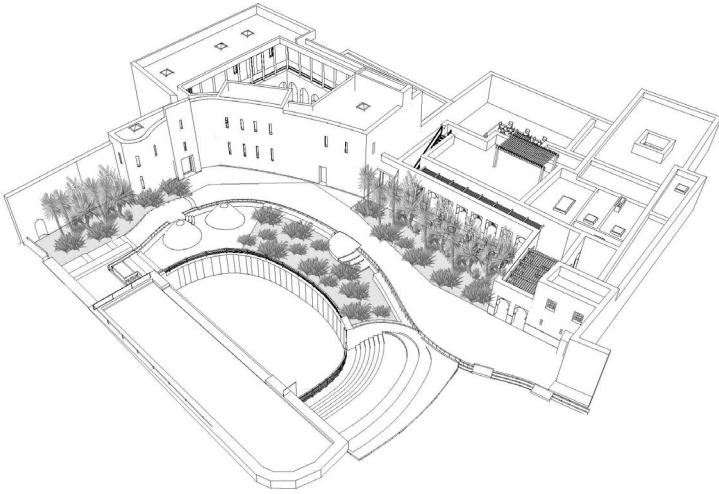
En regardant jouer les enfants, s'évalue la disponibilité du lieu devant leur quête exploratoire de contact. Une recension précise des jeux donne ainsi un indice précis de la qualité d'accueil du lieu: courses-poursuites, jeux de chat, cache-cache (*Haba*), glissades dans les *khettaras*, cueillette,



SURFACE D'APPUI [JOUER]
 (@ MARC BREVIGLIERI).

acrobaties et autres activités, si nombreuses, avec l'eau. La fonctionnalité des éléments d'architecture est débordée de toute part par l'investissement créatif de l'enfant. Le garde-corps circulaire qui entoure la source devient surface d'appui où l'on grimpe et depuis lequel prendre son élan pour sauter sous le regard des autres. Le lieu prend vie par l'intermédiaire de cette disponibilité affective et de cette spontanéité motrice de l'enfant, l'architecture en potentialise l'émergence. La présence de l'eau soulève une force d'attraction et donne un fondement corporel particulier à l'espace commun.

Saana, une enfant du quartier, s'assied sur le rebord du plan d'eau supérieur, elle laisse glisser ses doigts à la surface de l'eau en regardant alentour. Plus bas, une amie lui indique de venir la rejoindre. Dans le creux de la main, celle-ci récupère l'eau qui coule dans la séguia. L'eau est transvasée dans une portion du petit jardin ouvert à tous, la terre est mouillée, les mains y plongent, tâtant, grattant et cherchant à donner une forme. «L'eau est un organe du monde», livre Bachelard à propos de l'imagination de la matière. Saana descend les marches, il y a de quoi hésiter entre les chemins de passages... elle choisit de traverser une *khet-tara* pour éviter les trois garçons qui la guettaient ostensiblement. Son



Marcher
Courrir
Sauter



Cueillir
Creuser
Arroser



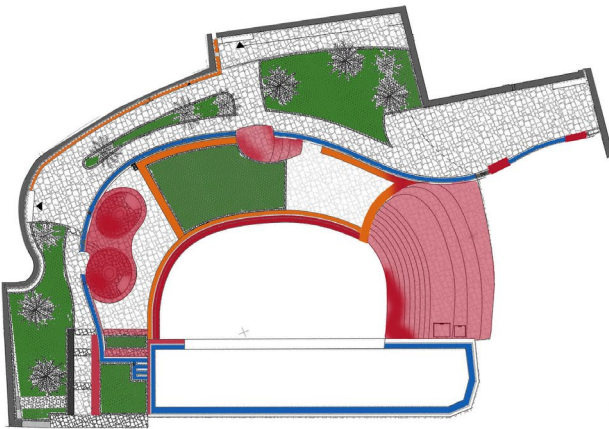
S'asseoir
Grimper
En équilibre



Eclabousser
Transvaser
Se mouiller



S'adosser
S'appuyer
Se reposer



FORMES DE CONTACT
ET DIVERSITÉ D'USAGES
AUTOUR D'AIN ADDIM,
D'APRÈS MARC
BREVIGLIERI ET IMEN
LANDOULSI (@ SALIMA
NAJI).





REPRÉSENTATIONS DU
SITE PAR LE DESSIN D'UN
ENFANT. ÉMERGENT LES
ÉLÉMENTS DE SURFACE
TACTILE: EAU, VÉGÉTATION,
MURS DÉLIMITANT,
KHETARRAS DONNANT UN
«VOLUME LUDIQUE»
À L'ESPACE.

amie l'accueille par quelques éclaboussures qui déclenchent des fous rires, les garçons sont alors prêts à se mêler au jeu. Derrière, assises contre le soubassement en pierre sèche du mur mitoyen, certains habitants du quartier profitent, avant la tombée du jour, d'une ombre providentielle et de l'attrait irrésistible que procure l'eau qui semble renaître d'elle-même. Les mères parlent entre elles et

restent vaguement attentives aux activités des enfants; d'autres femmes sont là, à l'occasion de rencontres ou marquant simplement une pause dans leur itinéraire vers le souk. Le mur de mitoyenneté sur lequel elles s'adosent représente à la fois une surface d'accueil et une limitation protectrice. Il offre une présence et propose un tracé qui facilite la prise de possession du lieu. Son incurvation dessine l'arrière-plan contenant, c'est-à-dire qu'il enveloppe toute l'existence sensible et spatiale qui gravite autour de la source, produisant l'effet, dirait Peter Sloterdijk (2002), d'un «cercle primitif sécurisant où les énergies symbiotiques sont fertilisées». Ici, et tout particulièrement dans la médina, les femmes trouvent un espace de partage et d'échange, tout en se réinsérant dans le réseau de relation mythique qui les associe à des valeurs affectives et des directions de sens émanant des dimensions sacrées associées à la source. Ces dimensions convergent notamment vers un système de référence touchant aux symboliques de la fertilité, aux principes générateurs de vie ou au fourmillement d'esprits se tenant habituellement près des sources et des puits (BREVIGLIERI 2020).

Esprit du lieu – espace de dimension mythique

Cette dimension de spiritualité traverse le geste d'appropriation de l'espace public réhabilité dans les trois temps qui le structure: en tant qu'il est reçu, découvert et partagé. L'appropriation ne passe ainsi pas seulement par l'édification progressive d'habitudes ancrées dans un nouvel espace rendu disponible au public, mais aussi par l'émergence de récits

qui consolident et attestent une base affective et viennent enrichir les trames narratives qui alimentent les échanges verbaux quotidiens. Le site de la source Aïn Aqdim dispose manifestement d'une singulière puissance d'évocation narrative. Quantité de récits nous y ont été spontanément rapportés. La ville semble y rouvrir des histoires qu'elle avait laissées sur ses bords et qu'elle enfouissait progressivement dans l'oubli. Se donne à voir, à travers l'évocation du mythe fondateur de Lalla Zninia, une colonne porteuse de l'identité collective (une identité narrative collective). On y entend tout le travail poétique de la parole: chaque habitant nous livre sa version du mythe et parallèlement l'esprit du lieu, matrice de l'ambiance (LANDOULSI 2019). En réactivant une mémoire (la trame légendaire mais aussi le rappel des rituels organisés autour de la source), la ville tient une stabilité sur l'édifice de son passé.

Comme tout mythe fondateur, celui de Lalla Zninia déploie un noyau de symboles primaires dont notre enquête tente par ailleurs de retracer les composants. Parmi ces composants, noués par des liens complexes qui organisent l'expression des récits, on voit culminer les symboles de fertilité, de victoire sur l'aridité, de transformation de l'espace terrestre en jardin. Mais pas seulement, car ce mythe introduit aussi une figure profonde d'altérité: une femme (altérité redoublée par la présence d'une chienne qui l'accompagne) dont on ignore d'où elle vient, mais dont on sait qu'elle est extérieure au terroir, qu'elle n'a pas de territoire originaire, qu'elle provient ainsi d'un univers inconnu qui précisément met en question l'appartenance à la terre. Terre et eau, composant la trame millénaire de la spiritualité des cultures oasiennes, mais dont le rapport de valeur économique, ainsi que le lien symbolique le plus archaïque, vient aujourd'hui à être bouleversé par certaines dynamiques d'urbanisation.

¹ Cet article a été précédemment publié dans une version voisine: BREVIGLIERI et LANDOULSI 2016: 105-110.